

# HOMÉLIES SUR L'EUNUQUE EUTROPE

## AVANT-PROPOS

Il est bon de rappeler sommairement ici ce que nous avons déjà dit sur le pouvoir insolent et l'étonnante disgrâce de l'eunuque Eutrope. Abusant de son crédit sans bornes auprès du faible empereur Arcadius, n'écoutant plus les sages conseils de Chrysostome, s'étant même déclaré son ennemi, parce que celui-ci lui représentait les travers et les dangers de sa conduite, il fit porter un décret qui retirait aux églises le droit d'asile et d'immunité. Nommé consul l'année suivante, il devint l'objet de la haine universelle. Un mouvement séditieux suffit alors pour le renverser : le tribun Tribigilde, secrètement appuyé par Gaïnas, l'astucieux et turbulent chef des Goths, se mit à la tête d'une troupe de soldats, se rendit au palais et par l'intimidation obtint la destitution d'Eutrope. Le ministre renversé se réfugia dans l'église, implorant avec larmes ce droit d'asile qu'il avait fait abroger. Chrysostome, seul dans cette grave conjoncture, se porta pour défenseur du droit et du proscrit; il arrêta la soldatesque furieuse et s'éleva contre l'arrêt impérial, œuvre de la peur et de la révolte : C'est le lendemain qu'il prononça ce magnifique discours que nous donnons ici le premier. Il y parle admirablement de la fragilité des choses humaines, il représente au fugitif combien il était imprudent, quand il s'attaquait à des privilèges qui maintenant étaient l'unique protection de sa vie, puis il peint son malheur en termes si touchants qu'il arrache des larmes à toute l'assemblée.

Quelques jours après, Eutrope, toujours menacé par ses ennemis qui gardaient les issues du sanctuaire, espérant tromper leur vigilance et leur échapper, eut la témérité de quitter son asile. Il fut pris; on le relégua d'abord dans l'île de Chypre; ramené bientôt à Chalcédoine, il fut condamné et mis à mort. Ces faits obscurcis par l'ignorance et travestis par la haine, nous les rappelons simplement pour l'intelligence des discours; c'est dans une vie détaillée de saint Jean Chrysostome, qu'ils doivent être l'objet d'une étude approfondie, soit en eux-mêmes, soit dans leurs causes et leurs effets.

Le courageux pontife prononça la seconde homélie sur Eutrope deux jours après que ce dernier fut sorti de l'église. L'orateur commence par quelques réflexions sur l'utilité de la lecture des Livres saints; puis il retrace le tableau de son église naguère assiégée sans qu'on ait pu en arracher le suppliant, qui n'eût jamais été livré s'il n'avait pas lui-même abandonné le port; il peint de nouveau l'instabilité des choses humaines, des richesses en particulier, le malheureux Eutrope délaissé par ses amis et ses serviteurs, dépouillé de tous ses biens; il s'étend ensuite assez longuement sur le véritable et légitime usage des richesses, ainsi que de la vie présente, qui n'est qu'un pèlerinage vers le ciel; il finit par un chant triomphal en l'honneur de l'Eglise, à laquelle il applique plusieurs fois ce verset du psaume 44 : «La reine était debout à votre droite, portant un vêtement doré.» La citation de ce texte a fait que Savilius et Fronton-le-Duc ont rejeté ce discours parmi les homélies diverses sur les psaumes, en dépit du titre de la première partie, où il est question du malheur d'Eutrope, tombé entre les mains des soldats. Evidemment, les deux homélies suivantes ne peuvent pas être séparées. Dans l'une et dans l'autre il s'agit du favori d'Arcadius, implorant d'abord un asile et la protection de l'Eglise contre la rage de ses ennemis, puis tombant en leur pouvoir par son imprudence. La raison toute seule nous faisait un devoir de les unir, et tel a été l'avis unanime des érudits que nous avons consultés.

La seconde homélie, nous devons le dire, s'écarte sensiblement de la manière ordinaire de Chrysostome; nous n'avons pas trouvé là cette élégance naturelle et facile dont brillent ses discours; son langage a quelque chose de pénible et de heurté; souvent les phrases manquent de suite et de cohésion; on se demande pourquoi telle idée succède à telle autre : en un mot, toute l'homélie semblerait accuser le travail d'une main étrangère. C'est pour cela sans doute que Tillemont a pensé que la seconde partie de ce discours, celle où il est parlé des noces de l'Eglise, n'était qu'une pièce de rapport, tirée d'ailleurs et sans aucune liaison avec la première; il dit même assez clairement qu'il doute de l'authenticité de cette seconde partie, tant elle paraît s'éloigner du style de l'illustre orateur. Mais, quand on considère attentivement le discours tout entier, on y trouve partout la même différence; le commencement, si je ne me trompe, présente les mêmes défauts et la même étrangeté de langage que la fin. Et cependant je ne prétends pas dire que ce discours ne soit pas de Chrysostome. Nous avons déjà vu des homélies, qu'on ne peut pas absolument lui refuser, et qui ne diffèrent pas moins de sa

manière habituelle. Il n'est pas toujours, en effet, semblable à lui-même; et cela se remarque assez fréquemment dans les plus grands génies, surtout dans les orateurs.

Il est encore d'autres raisons qui ne permettent pas de révoquer en doute l'authenticité de celle-ci. Ce qui est fréquemment dit de l'eunuque Eutrope ne saurait avec quelque ombre de raison être attribué à un autre que notre saint docteur. Ajoutez que dans la seconde homélie, qui n'est séparée de la première que par un intervalle de peu de jours, il déclare ouvertement que naguère il s'était élevé contre les riches et les richesses, au point de s'attirer la colère d'un grand nombre de personnes; ce qui se rapporte si bien à l'homélie précédente qu'il n'est pas permis de douter qu'elle ne soit rappelée dans ce passage de la seconde, et que celle-ci dès lors n'appartienne à Chrysostome aussi bien que celle-là.

## PREMIÈRE HOMÉLIE

Sur l'eunuque Eutrope, patrice et consul.

1. Toujours, à la vérité, mais aujourd'hui surtout, nous devons le dire : «Vanité des vanités, et tout est vanité.» (Ec 1,2) Où sont maintenant les splendeurs du pouvoir consulaire ? que sont devenus et l'éclat rayonnant des flambeaux, et le bruit des applaudissements, les chœurs et les danses, et le concours des adulateurs ? où sont les couronnes et les décors des palais, l'empressement tumultueux de la cité, les acclamations du cirque et les flatteries des spectateurs ? Tout s'est évanoui; les vents se sont déchaînés, ils ont dépouillé l'arbre de ses feuilles et l'ont ébranlé jusque dans ses racines; telle a été la violence de la tourmente qu'elle a brisé toute la résistance du chêne et qu'elle menace de le renverser sur le sol. Où sont maintenant les faux amis ? où sont les libations et les mets somptueux, l'essaim des parasites, le vin coulant à flots durant les jours entiers, les inventions inépuisables des cuisiniers et les esclaves de la puissance, ces hommes dont les actions et les discours n'ont d'autre but que de capter la faveur ? Tout cela, nuit et rêve; dès que le jour a brillé, tout a disparu; fleurs printanières, toutes ces choses se sont flétries quand le printemps a été passé; c'était une ombre, elle a fui; une fumée légère, elle s'est dissipée; une bulle, elle a éclaté; une toile d'araignée, elle a été déchirée. Revenons donc à la parole de l'Esprit saint, et ne cessons de dire : «Vanité des vanités, et tout est vanité.» Il faudrait que ce mot fût écrit partout, sur les murs et les vêtements, dans l'agora et les maisons particulières, sur les chemins, les portes et les carrefours, mais avant tout dans la conscience de chacun de nous, et devint ainsi l'objet de notre préoccupation constante. Puisque des intérêts illusoire, une vaine fantasmagorie, un jeu puéril revêtent aux yeux du grand nombre les apparences de la vérité, ne faudrait-il pas que chaque jour, au moment de s'asseoir à table, dans tous nos entretiens, cette parole sortit de notre bouche et frappât aussi nos oreilles comme un avertissement fraternel : «Vanité des vanités, et tout est vanité ?»

Ne vous disais-je pas souvent que les richesses étaient fugitives ? Mais vous ne supportiez pas mes discours. Ne vous les ai-je pas représentées comme un serviteur ingrat ? mais vous refusiez de me croire. Voilà que l'expérience vous apprend que l'esclave n'est pas seulement fugitif ni même ingrat, mais qu'il est encore homicide; c'est lui qui vous a jeté dans les terreurs dont vous êtes en ce moment assiégé. Ne vous disais-je pas, lorsque vous me reprochiez obstinément la liberté de mon langage, que j'étais votre ami et que vos adulateurs vous trahissaient, que mes représentations tendaient à votre bonheur beaucoup plus que leurs flatteries ? A cela n'ai-je pas ajouté que les blessures faites par des amis valaient mieux que les baisers empressés des ennemis ? Si vous eussiez accepté les blessures que je vous portais, leurs baisers n'auraient jamais ainsi causé votre mort : en vous blessant, j'opérais votre guérison, tandis qu'en vous embrassant ils vous causaient une maladie fatale. Où sont maintenant ceux qui buvaient à votre table ? où sont ceux qui vous frayaient un passage dans l'agora et qui s'en allaient partout publiant vos louanges ? Ils vous ont abandonné, ces misérables transfuges, ils ont renié votre amitié, de vos angoisses ils ont fait leur propre sécurité. Telle n'a pas été notre conduite : nous ne nous sommes pas éloignés devant vos répulsions, et dans votre chute nous vous apportons notre défense et nos soins. Cette église que vous traitiez en ennemie, vous ouvre son sein et vous donne un asile; et ces théâtres qui furent l'objet de votre culte et pour lesquels vous vous êtes si souvent déclaré contre moi, vous ont trahi et perdu. Jamais cependant nous n'avons cessé de vous dire : Pourquoi faites-vous cela ? Vous déchaînez contre l'Eglise toutes vos fureurs, et vous courez vous-même à l'abîme; mais tous nos avertissements ont été foulés aux pieds. La foule qui remplit les hippodromes, après avoir été gorgée de vos dons, aiguise maintenant le glaive contre vous; et l'Eglise à qui vous n'avez prodigué que votre aveugle rage, a recours à tous les moyens pour vous arracher au piège dans lequel vous êtes tombé.

2. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour insulter à l'homme renversé, c'est pour inspirer la prudence à ceux qui sont encore debout; ce n'est pas pour irriter des blessures déjà faites, mais bien pour prévenir et détourner celles qu'on pourrait recevoir; ce n'est pas pour submerger le malheureux battu par les ondes, mais bien pour apprendre à ceux qui naviguent par un vent favorable à se tenir en garde contre le danger. Que faire pour cela ? Méditer avec attention sur l'instabilité des choses humaines. Si le proscrit avait craint cette instabilité, il n'en serait pas maintenant un exemple; mais puisqu'il n'a pas su profiter des conseils que lui donnaient les siens et les étrangers, vous qui vous enorgueillez de vos richesses, sachez du

moins faire tourner à votre bien le spectacle de son malheur, et n'oubliez pas que rien n'est fragile comme tout ce qui tient à l'homme. De quelque nom qu'on veuille caractériser cette fragilité, on n'en dira jamais assez pour la rendre. On a beau comparer les choses présentes à la fumée, à l'herbe, au rêve, à la fleur du printemps, à un autre objet quelconque, on est toujours au-dessous de la vérité : tellement elles sont vaines et plus néant que le néant même; car au néant elles ajoutent le précipice et la chute. La preuve, vous l'avez devant vous. Qui fut jamais plus élevé que cet homme ? Ses trésors n'ont-ils pas surpassé ceux de tout l'univers ? N'a-t-il pas atteint le faite des grandeurs et de la puissance ? Qui ne s'inclinait et ne tremblait devant lui ? Et voilà qu'il est tout-à-coup devenu plus malheureux qu'un prisonnier, plus digne de pitié qu'un esclave, plus indigent que les pauvres affamés qui mendient leur pain; chaque jour il voit la pointe des glaives dirigée contre lui, les prisons et les bourreaux, le chemin qui conduit au supplice; il ne trouve pas même de repos dans le souvenir de son bonheur passé, il ne jouit pas du bienfait de la lumière; en plein midi, il est plongé dans les plus épaisses ténèbres, les murs dont il se sent entouré lui ôtent la faculté de la vue.

Mais à quoi bon tous nos efforts, quand il nous est impossible d'égaliser par la parole la douleur qu'il doit éprouver en voyant la mort à chaque instant suspendue sur sa tête ? Avons-nous même besoin de parler pour traduire ce dont il est lui-même à nos yeux une image frappante ? Hier, lorsque les émissaires de l'empereur venaient pour l'arracher du sanctuaire, en employant la violence s'il le fallait, il était là s'abritant auprès des symboles sacrés, avec un visage qui ne différait pas de celui d'un mort; c'est la même chose aujourd'hui : au grincement de ses dents, à l'agitation de tous ses membres, à sa voix entrecoupée, à sa langue hésitante, il était aisé de voir que son âme était comme pétrifiée par la terreur.

3. Encore une fois, je n'insulte pas à l'infortune, je ne récrimine pas; je veux adoucir et calmer vos esprits, vous inspirer la commisération, vous montrer que le châtiment qu'il a déjà subi est suffisant. Comme il en est beaucoup parmi vous qui sont assez inhumains pour me reprocher de l'avoir reçu dans le sanctuaire, c'est dans l'espoir d'amollir cette dureté par mes paroles, que je vous retrace sa douleur. Quel est donc, dites-moi, mon cher auditeur, le motif qui provoque votre indignation ? – Qu'il se soit réfugié dans l'église, me répondrez-vous, celui qui ne cessait de l'attaquer. – Mais voilà précisément ce dont il fallait avant tout glorifier Dieu, qui a permis que cet homme se soit trouvé dans la nécessité de reconnaître la puissance de l'Eglise et son amour : sa puissance, puisqu'il est tombé pour lui avoir fait la guerre; son amour, puisque, après de tels combats, elle le couvre maintenant de son bouclier, l'enveloppe de ses ailes, le met à l'abri de la fureur qui le poursuit, et, ne se souvenant plus des choses passées, le reçoit dans son sein avec une générosité sans bornes. Voilà le plus magnifique des trophées, la plus illustre des victoires, voilà ce qui frappe les Grecs d'étonnement et les Juifs de honte, voilà ce qui fait briller sur son front les sentiments de son cœur : elle épargne un ennemi dont elle a si souvent éprouvé la haine, et, quand tout le monde l'abandonne et le dédaigne, elle seule, comme une mère pleine de tendresse, le cache sous les plis de son manteau, et fait face à la colère de l'empereur comme à la fureur du peuple, sans se laisser ébranler par les plus horribles menaces. Tel est aussi le plus bel ornement de l'autel. – Est-ce donc un ornement pour l'autel, me dira-t-on peut-être, qu'un homme souillé de crimes, avare et rapace, le tienne embrassé ? – Faites trêve à de semblables discours; une courtisane, une femme impure et scandaleuse a bien pu toucher les pieds du Christ, sans qu'on en ait fait un crime à Jésus, aux applaudissements même, aux acclamations enthousiastes de l'humanité. L'impureté par son contact n'a pas terni l'éclat de la pureté; c'est l'être pur et saint qui d'une vile courtisane a fait un modèle de pureté. Ne gardez pas de rancune, ô homme, car nous sommes les serviteurs du Crucifié qui disait : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » (Lc 23,34)

Mais cet homme, insisterez-vous, avait lui-même fermé cet asile par ses décrets et ses lois iniques. – N'importe; voilà que les événements lui révèlent ce qu'il a fait, et lui-même a le premier révoqué sa loi, devenant ainsi pour le monde un étonnant spectacle; dans son silence il élève la voix et dit à tous : n'imites pas mes actes, si vous ne voulez pas partager mes malheurs. Il apparaît là comme notre maître, en vertu de ces mêmes revers, et l'autel revêt à nos yeux de plus rayonnantes splendeurs; jamais il n'eût pu nous inspirer le respect et la crainte comme il le fait en tenant le lion enchaîné. Quelque grande que soit la majesté royale, ce n'est pas seulement quand le monarque est assis sur un trône élevé, vêtu de pourpre et portant le diadème au front, qu'elle brille, c'est encore et surtout quand à ses pieds gisent les barbares ayant les mains liées derrière le dos et tenant leur tête inclinée vers la terre. Qu'il vous ait enseigné tout cela sans prononcer une parole, vous-mêmes l'attestez par votre zèle et votre concours. Quel brillant théâtre se déroule aujourd'hui devant moi, quelle merveilleuse

assemblée ! Je n'aperçois pas une foule moins compacte que celle qui s'offrait à mes regards dans la grande solennité de Pâques, C'est par son silence qu'il vous a tous appelés, ce silence qui parle par les faits et dont la voix est plus sonore que celle de la trompette. Les vierges ont quitté leur chaste retraite et les femmes leurs gynécées, les hommes ont abandonné l'agora, vous êtes tous accourus pour voir à découvert ce que c'est que la faiblesse humaine, les soudains retours des choses de la vie, cette face adultère du monde qui tout à l'heure encore vous éblouissait de ses clartés. Voilà ce qui en est de cette félicité quand survient l'infortune; elle se montre plus hideuse que la figure ridée d'une femme décrépète : un changement de fortune, c'est une éponge qui fait disparaître les décors empruntés et les inscriptions mensongères.

4. C'est jusque-là que s'étend le pouvoir du malheur : d'un homme heureux et brillant aux yeux du monde il a fait l'homme le plus malheureux de tous. Que le riche entre ici, il y trouvera un grand bien : en voyant tombé d'un si haut faite celui qui à son gré ébranlait l'univers, en le voyant saisi de crainte, plus tremblant que les animaux les plus timides, s'attachant à cette colonne sans le secours d'aucun lien, ou plutôt ayant pour lien cette frayeur qui le retient tout tremblant à la même place, le riche réprimera son orgueil, se dépouillera de son faste, considérera la vie sous son véritable jour, et, cette leçon que l'Écriture lui avait déjà donnée, il l'aura de nouveau reçue des événements eux-mêmes : «Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe s'est flétrie et la fleur est tombée !» (Is 40,6-7) ou bien encore : «Ils se dessècheront rapidement comme l'herbe, ils tomberont aussi vite que les tendres rejetons qu'elle pousse ... Les joies de l'homme s'évanouissent comme la fumée !» (Ps 36,2; 101,4) et tant d'autres passages semblables. Le pauvre vient à son tour, et, devant un tel spectacle, il apprend à ne plus dédaigner son sort, à ne plus gémir sur son indigence; il en reconnaît plutôt le bienfait, puisqu'elle est pour lui un asile assuré, un port sans orages, une citadelle inébranlable; s'il avait à choisir désormais, il aimerait mieux souvent demeurer dans sa condition présente que posséder un instant tous les biens de la terre, s'il doit en venir bientôt à trembler pour sa propre tête. Voyez-vous le bien qui résulte pour les riches et les pauvres, les grands et les petits, les maîtres et les esclaves, de la chute, d'un seul ? Voyez-vous comment chacun se retire de ce lieu, emportant le remède propre à ses maladies, du spectacle qui nous y est offert ?

N'ai-je pas calmé vos sentiments et dissipé votre colère ? N'ai-je pas éteint la fureur et fait naître la pitié ? Ah ! j'en ai le doux espoir; je le vois sur votre visage, vos larmes ne me permettent pas d'en douter. Puis donc que la pierre est devenue une terre friable et fertile, allons plus loin, et qu'elle produise les fruits abondants de la miséricorde; portons dans nos mains une riche gerbe de sentiments généreux et tombons aux pieds de l'empereur; mais plutôt implorons la démente de Dieu, prions-le d'apaiser la colère du souverain, de lui donner un cœur compatissant, afin que nous obtenions une grâce complète. Déjà, depuis le moment où le proscrit s'est réfugié dans ce sanctuaire, un remarquable changement s'est produit, car aussitôt que l'empereur a su qu'il avait pu gagner cet asile, comme la foule des soldats augmentée de celle du peuple venait lui demander vengeance et la tête du malheureux, il a longuement parlé pour calmer l'indignation commune, pour persuader à son armée de se souvenir du bien et non pas seulement du mal que son ministre avait fait, ajoutant qu'il fallait lui tenir compte de l'un et lui pardonner l'autre par égard pour la faiblesse humaine. Et, comme la multitude insistait avec des clameurs et des trépignements frénétiques pour que la majesté impériale fût vengée, comme on faisait entendre des cris de mort en brandissant les lances, son cœur s'est attendri, un torrent de larmes a coulé de ses yeux; il a rappelé la table sainte auprès de laquelle l'infortuné s'est abrité, et cette image a fini par calmer la fureur publique.

5. Faisons de notre côté ce que la religion nous ordonne. Seriez-vous excusables si, lorsque l'empereur oublie ses propres injures, vous! qui n'avez rien de semblable à pardonner, vous persistiez dans votre colère. Comment, après ce douloureux spectacle, approcheriez-vous des mystères divins et prononceriez-vous cette prière qui nous est imposée : «Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs;» (Mt 6,12) alors que vous exigez impitoyablement le châtiment qui vous paraît dû ? Peut-être vous a-t-il outragés ou blessés ? Je ne réponds rien à cela. Je dis seulement que ce n'est pas ici le temps de la justice, mais bien celui de la pitié; que nous n'avons pas à punir, mais à pardonner; que nous n'instruisons pas un procès, mais que nous devons accorder une grâce; que je ne vous demande pas d'émettre votre suffrage dans un jugement, mais d'incliner votre cœur à la miséricorde. Loin de ce saint lieu toute indignation et toute amertume ! Implorons ensemble la divine bonté pour qu'elle protège la vie du suppliant, l'arrache au glaive dégainé et lui donne ainsi le temps

d'expier et de réparer ses fautes; allons également ensemble prier le clément empereur de respecter l'église et l'autel, de permettre à la table sainte de sauver un homme qui s'est mis sous sa protection. Si nous agissons ainsi, nous aurons des droits à la reconnaissance de l'empereur. Dieu le premier approuvera notre conduite et récompensera magnifiquement notre amour pour sa créature. S'il repousse et déteste l'homme cruel et sans entrailles, il accueille avec une tendre bonté celui qui se montre compatissant et généreux. Etes-vous justes, il vous tresse de plus brillantes couronnes; êtes-vous pécheurs, il oublie vos péchés, il vous rend ce que vous avez fait pour votre frère; car il a dit : «Je veux la miséricorde et non le sacrifice.» (Os 6,6) Partout dans l'Écriture vous voyez l'expression du même désir; partout on vous montre dans la miséricorde le moyen d'effacer les péchés.

C'est ainsi qu'à notre tour nous nous rendrons Dieu propice et que nous briserons les liens du péché; c'est ainsi que nous glorifierons l'Église et que nous serons nous-mêmes loués, comme je viens de le dire, par notre miséricordieux empereur; c'est ainsi que le peuple entier nous applaudira et que jusqu'aux derniers confins du monde on célébrera la douceur et la générosité de notre ville. Oui, tous les hommes, en apprenant ce qui se sera passé, deviendront nos admirateurs et nos apologistes. Pour qu'il nous soit donné d'obtenir de tels biens, tombons à genoux, élevons une voix suppliante, prions, arrachons au danger un captif, un réfugié, un suppliant. Et nous acquerrons de la sorte les biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

## SECONDE HOMELIE

Lorsque Eutrope étant sorti de l'église fut enlevé. – Sur le paradis et les Ecritures. – Sur ces mots : «La Reine était debout à votre droite.»

1. Agréable est une prairie, agréable est un jardin, mais beaucoup plus agréable encore est l'étude des divines Ecritures. Là sont des fleurs qui se fanent, ici des pensées qui ne se flétrissent jamais; là le souffle du zéphyr, ici le souffle de l'Esprit saint; là une haie d'épines pour défense, ici la providence même de Dieu pour protection; là le chant des cigales, ici l'harmonie des prophètes; là le plaisir de la vue, ici l'utilité de la lecture. Le jardin occupe un lieu déterminé, les Ecritures sont répandues par toute la terre; le jardin subit l'alternative des saisons, les Ecritures sont couronnées de fleurs et chargées de fruits, l'hiver comme l'été. Attachons-nous donc à l'étude des Livres Saints; car cette étude assidue dissipe la tristesse, inspire la joie, détruit le vice, enracine la vertu, et, dans le tumulte des affaires humaines, ne vous abandonne pas aux flots de cette mer en courroux. Les ondes se déchaînent, et vous naviguez en paix; vous avez pour pilote la connaissance des divins oracles, et les agitations du monde ne parviennent pas à briser le gouvernail. Or, que je ne vous trompe pas, c'est l'expérience elle-même qui l'atteste. Il y a peu de jours, l'église était assiégée comme une place de guerre : une armée était là, dont les yeux lançaient des flammes, et l'olivier n'en a pas été noirci; les glaives étaient tirés, et personne n'a reçu de blessures. Le palais impérial était dans l'angoisse, et l'église dans la sécurité, bien que ce fût de ce côté qu'éclatât la guerre : c'est ici qu'on redemandait le fugitif, et nous avons résisté sans crainte à la fureur de la multitude. Pourquoi ? C'est que nous étions protégés par cette parole : «Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.» (Mt 16,18) Par Eglise, j'entends non seulement le lieu, mais encore les mœurs et les vertus; non les murs du temple, mais les lois qui régissent l'assemblée. Lorsque vous vous réfugiez dans l'Eglise, que ce ne soit pas un simple déplacement, mais venez-y par votre âme. L'Eglise, je le répète, ce n'est ni le mur, ni le toit; c'est la foi, c'est la vie.

Ne dites pas que l'homme livré l'a été par l'Eglise; s'il ne l'avait pas quittée, il n'aurait pas été saisi. Ne dites pas qu'il a été trahi dans son asile; ce n'est pas l'Eglise qui l'a repoussé, c'est lui qui s'est éloigné de l'Eglise. Ce n'est pas dans l'enceinte qu'il a été trahi, c'est au dehors. Pour quel motif est-il sorti de l'église ? Vouliez-vous être sauvé, il fallait continuer à tenir l'autel embrassé. Ce ne sont pas ces murs, c'est la divine protection qui vous mettait à l'abri du danger. Etiez-vous pécheur, Dieu ne vous repoussait pas pour cela, puisqu'il est venu pour appeler, non les justes, mais les pécheurs à la pénitence. Une courtisane obtint d'être sauvée parce qu'elle embrassa ses pieds. Avez-vous entendu la lecture de ce jour ? Je vous dis cela pour que vous n'hésitez jamais à vous réfugier dans l'Eglise. Demeurez dans son sein, et ce n'est pas l'Eglise qui vous trahira; mais si vous la fuyez, elle est évidemment hors de cause. En vous tenant dans l'intérieur, vous n'aurez pas à craindre le loup, qui ne saurait y pénétrer; si vous en sortez, vous devenez la proie de la bête féroce; mais ce n'est pas à la bergerie, c'est à votre témérité qu'il faudra s'en prendre. Rien n'est pareil à l'Eglise. Ne me parlez pas des remparts et des armes; les remparts se détériorent avec le temps, l'Eglise ne connaît pas la vieillesse; les barbares renversent les murs, l'Eglise est invincible aux démons. Or, que ce ne soient pas là de vaines paroles, les faits eux-mêmes le proclament. Que d'ennemis ont attaqué l'Eglise ! et tous s'y sont brisés, tandis que l'Eglise élevait son front au-dessus des cieux. Telles sont sa grandeur et sa force: elle triomphe de tous les assauts, elle déjoue toutes les embûches, les outrages ne font qu'augmenter sa splendeur; elle reçoit des blessures et n'y succombe pas, elle est assaillie par les tempêtes et ne sombre jamais; toujours en lutte, jamais renversée, toujours dans l'arène, jamais terrassée. Pourquoi Dieu permet-il dès lors cette guerre incessante ? Pour lui fournir l'occasion d'ériger de plus magnifiques trophées. Vous étiez présents ce jour-la, et vous avez vu les armes s'agiter, la fureur militaire plus terrible que le feu; et nous-mêmes nous nous empressions de nous rendre au palais impérial. Mais quoi ? Grâce à Dieu, rien de tout cela ne nous effrayait.

2. Si je parle ainsi, c'est pour vous inspirer la même confiance. Pourquoi n'avons-nous pas alors éprouvé de frayeur ? C'est qu'il n'est aucun mal sur la terre qui nous semble devoir être redouté. Qu'y a-t-il donc de terrible ? La mort ? Non, la mort n'est pas terrible; elle nous conduit plus rapidement au port qui ne connaît pas d'orage. La confiscation de nos biens ? «Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y rentrerai nu.» (Job 1,21) L'exil ? «Au Seigneur appartient la terre et toute son étendue.» (Ps 23,2) La calomnie ? «Réjouissez-vous

et tressaillez d'allégresse, quand les hommes tiendront contre vous toute sorte de mauvais discours, pourvu qu'ils mentent; car votre récompense est grande dans les cieux.» (Mt 5,12) Je voyais les glaives, et je pensais au ciel; j'attendais la mort, mais avec l'image de la résurrection dans l'esprit; j'avais sous les yeux les souffrances d'ici-bas, et je parcourais du regard les palmes immortelles; les pièges étaient à mes pieds, et la couronne était suspendue sur ma tête : les combats eux-mêmes suffisaient pour me consoler et me soutenir. On m'entraînait, il est vrai, mais je ne regardais pas cela comme un outrage, je ne connais d'outrage que le péché. Le monde entier se réunirait pour vous couvrir de honte, si vous-même ne vous déshonoriez, le déshonneur ne saurait vous atteindre. Il n'est de trahison que celle de la conscience; ne trahissez pas votre conscience, et nul ne pourra vous trahir. J'étais entraîné ! et les événements se déroulaient à mes yeux, ou plutôt mes paroles devenaient un événement, le discours que j'avais prononcé était traduit par les faits sur la place publique. Quel discours ? Celui dans lequel je disais : Les vents se sont déchaînés, et les feuilles ont été dispersées; «l'herbe s'est flétrie et la fleur est tombée.»(Is 40,8) La nuit a disparu, et le jour a brillé; l'ombre s'est évanouie, et la vérité s'est montrée. Ils se sont élevés jusqu'aux cieux, et puis ils sont descendus dans l'abîme; les flots amoncelés ont croulé sous la pression des calamités humaines. Comment cela ? Les faits étaient un enseignement. Et je me disais à moi-même : Les hommes en deviendront-ils meilleurs ? ou bien après deux jours à peine, tout cela ne retombera-t-il pas dans l'oubli ? La leçon reste néanmoins; je la redis encore, je la redirai toujours. Quel avantage peut-il en résulter ? Un immense avantage. Si tous ne m'écoutent pas, la moitié du moins m'écouteront; si ce n'est pas la moitié, le tiers; si ce n'est pas le tiers, le quart, si ce n'est pas le quart, dix hommes; si ce n'est pas dix, cinq; si ce n'est pas cinq, un; et s'il n'en est pas un seul qui m'écoute, ma récompense n'en est pas moins assurée. «L'herbe s'est flétrie, et la fleur est tombée; mais la parole de Dieu demeure éternellement.» (Is 40,8)

3. N'avez-vous pas vu la petitesse des choses humaines ? N'avez-vous pas vu la vanité de la puissance et celle de la richesse, cet esclave fugitif, comme je l'ai nommée, et non seulement fugitif mais encore homicide; il ne se contente pas de fuir son maître, il le tue; c'est quand on s'en occupe avec le plus de soin, qu'il aime surtout à trahir. Pourquoi donc vous occupez-vous tant de la richesse que vous possédez aujourd'hui, et qu'un autre possédera demain ? Pourquoi cette affection si vive pour une chose dont on n'est jamais sûr ? Voulez-vous que votre affection soit raisonnable ! voulez-vous garder vos trésors ? Ne les enfouissez pas, confiez-les aux mains des pauvres. C'est une bête sauvage que l'or : si vous le retenez, il s'enfuit; si vous le chassez, il demeure. «Il a dispersé son bien et l'a donné aux pauvres, est-il dit, sa justice demeure à jamais.» (Ps 111,9) Distribuez vos biens pour qu'ils vous restent; ne les enfouissez pas de peur qu'ils ne vous échappent. Où sont vos richesses ? demanderai-je avec calme et douceur à ceux qui sont alors partis. Non, je ne leur dis pas cela sous forme de reproche, ni pour aigrir leur douleur; loin de moi cette pensée. Je voudrais seulement faire du naufrage des autres un port pour vous. Quand on apercevait de toute part les soldats et les glaives, quand la ville était en feu, quand le diadème était réduit à l'impuissance et la pourpre insultée, parmi les accès d'une frénésie qui s'étendait partout, où donc étaient les richesses ? où les vases et les lits d'argent ? où les serviteurs ? Ils avaient disparu. Où étaient les eunuques ? Tous s'étaient hâtés de fuir. Où étaient les amis ? Ils adaptaient à leur visage un nouveau masque. Qu'étaient devenues les maisons ? Fermées. Qu'était devenu le trésor ? Celui qui le tenait avait pris aussi la fuite. Où étaient enfin les richesses ? On les avait enfouies. Mais en quel lieu ?

Est-ce que je fatigue votre attention, est-ce que je vous suis à charge, lorsque je vais redisant toujours que les richesses trahissent ceux qui en usent mal ? Les événements sont venus faire éclater la vérité de mes paroles. Pourquoi retenir ainsi ce qui ne peut vous être d'aucun secours dans l'épreuve ? Si les richesses ont quelque pouvoir, qu'elles viennent à votre aide quand vous êtes dans la nécessité; mais si c'est alors qu'elles vous abandonnent, quel avantage en tirez-vous ? J'en appelle à l'expérience: oui, dites-moi quelle en est l'utilité ? Le fer aiguisé fait planer la mort sur vos têtes, une armée frémit de rage, le danger vous entoure de toute part; et vos richesses ne sont pas là dans ce moment critique. Où s'est enfui le lâche esclave ? Il est la cause de tous vos malheurs, et le voilà qui disparaît quand ils éclatent. Il y en a beaucoup qui m'accusent de persécuter constamment les riches; mais eux ne cessent de persécuter les pauvres. J'attaque les riches, dites-vous ? Non, j'attaque seulement ceux qui font un mauvais usage des richesses. Je ne cesse de le répéter, ce n'est pas le riche, c'est le voleur qui est le sujet de mes accusations. Autre chose est le riche, autre chose est le voleur; je ne confonds pas l'opulence avec la rapacité. Sachez distinguer, vous aussi, et ne mettez pas ensemble des choses opposées. Etes-vous riche ? je ne vous en fais pas un crime. Etes-vous

rapace ? c'est ce que je flétris. Vous avez un bien qui vous appartient ? je n'ai rien à dire. Vous accaparez le bien d'autrui ? je ne saurais garder le silence. Voulez-vous me lapider ? je suis prêt à donner mon sang, pourvu que je mette un frein à vos injustices. La haine ne m'est rien, je me soucie peu de la guerre; je n'ai qu'une chose à cœur : l'amendement de ceux qui m'écoutent. Les riches sont mes enfants et les pauvres sont mes enfants; ils ont tous une même origine, les mêmes souffrances leur ont donné le jour; si donc vous attaquez le pauvre, je vous reprends, car cela ne nuit pas autant aux pauvres qu'aux riches : celui-là n'éprouve qu'une perte d'argent, ce qui ne saurait jamais être grave; mais vous, c'est dans votre âme que vous êtes atteint. Qu'on me frappe si l'on veut, qu'on me lapide, qu'on me poursuive d'une haine mortelle, j'y consens; les embûches me tressent des couronnes, les palmes se comptent par les blessures.

4. Les embûches ne me font donc pas trembler; je ne crains qu'une chose, le péché. Que personne n'ait à me reprocher d'avoir failli, et que l'univers entier me déclare la guerre; car une telle guerre ne peut que m'honorer. Voilà dans quels principes je désire aussi vous élever. Ne redoutez pas la colère de l'homme puissant, ne craignez que la tyrannie du péché. L'homme ne peut pas vous nuire; vous seul le pouvez. Seriez-vous entouré de glaives, pourvu que vous n'ayez pas de péchés, Dieu saura bien vous y soustraire; mais si vous êtes pécheur, seriez-vous dans le paradis, vous en seriez exclu. Adam était dans le paradis, et il tomba; Job était sur un fumier, et il fut couronné. De quoi servit le paradis à celui-là, en quoi le fumier nuisit-il à celui-ci ? Personne ne tendait des embûches au premier, et cependant il succomba; le diable attaquait le second, et ne put lui ravir la couronne. Il le dépouilla de ses biens, mais non de sa piété. Il lui ravit ses enfants, mais sans ébranler sa foi. Il déchira son corps, mais il ne put mettre la main sur le trésor de son âme. Il arma sa femme contre lui, mais il ne renversa pas le vaillant athlète. Il épuisa sur lui toutes les flèches et tous les traits, mais sans pouvoir lui faire une blessure. Il fit avancer les machines, mais il n'ébranla pas la tour. Il souleva les ondes, mais il n'engloutit pas le vaisseau. Que mes paroles vous soient une loi, je vous en conjure; j'embrasse vos genoux, sinon d'une manière réelle, du moins par ma pensée; je vous prie par mes larmes. Oui, respectez cette loi, et nul ne pourra vous nuire. Gardez-vous de proclamer le riche heureux, ne voyez jamais le malheur que dans le péché, ni le bonheur que dans la justice. Ce ne sont pas les événements extérieurs, ce sont les dispositions de l'âme qui décident du sort des hommes. Si votre conscience ne vous accuse pas, ne craignez jamais les glaives; si votre conscience est pure, ne tremblez pas devant les ennemis. Où sont ceux qui nous ont quittés ? Est-ce que tout le monde ne s'inclinait pas auparavant devant eux ? N'étaient-ils pas redoutés et vénérés par tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire ? Mais le péché survint et tout fut renversé : les serviteurs sont devenus des juges, et les flatteurs des bourreaux; ceux qui lui baisaient les mains, c'étaient les mêmes qui l'arrachaient de l'Eglise, lui prodiguant hier tous les signes de l'amitié, et le traitant aujourd'hui comme le dernier des hommes ? Pourquoi cela ? C'est que l'amitié d'hier n'était qu'un mensonge; à la première occasion, le masque est tombé; n'est-ce pas vous qui hier lui baisiez les mains, en l'appelant votre sauveur, en implorant sa protection, en exaltant ses bienfaits ? Vous ne tarissiez pas en éloges. Pourquoi donc j'accusez-vous aujourd'hui ? Quoi ! panégyriste un jour, accusateur un autre, faisant tour à tour entendre des louanges et des malédictions ! Quel changement et quel contraste !

5. On n'a pas une telle conduite à me reprocher. Après avoir été l'objet de sa haine, je me suis fait son défenseur. Non, je n'ai pas voulu me venger des maux sans nombre qu'il m'avait causés. Je veux marcher sur les traces de mon Maître, qui disait sur la croix : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Lc 23,34) Je parle ainsi pour que vous ne vous laissiez pas gagner et corrompre par les soupçons des méchants. Que de renversements ont eu lieu depuis que je fus mis à la tête de cette ville, et nul n'en est devenu meilleur. C'est trop dire cependant, et je n'entends pas vous condamner tous, à Dieu ne plaise. Il n'est pas possible, en effet, qu'une terre aussi féconde, après avoir été ensemencée, ne produise pas des épis. Sans doute; mais je suis insatiable, il me faut le salut, non d'un certain nombre, mais de tous. Si même un seul péril, il me semble que je péris avec lui; car enfin, je dois imiter ce pasteur qui, ayant quatre-vingt-dix-neuf brebis à sa garde, court après celle qui s'est égarée. Jusques à quand les richesses ? Jusques à quand l'argent et l'or ? Jusques à quand les flots de vin et les adulations des parasites ? Jusques à quand les coupes couronnées et les libations sataniques, et ces réunions où le diable déploie sa puissance ? Ne savez-vous pas que la vie présente est un exil ? Vous prétendez-vous un citoyen dans la patrie ? Vous êtes un voyageur.

Comprenez bien cette parole. Vous n'êtes pas un citoyen, vous êtes un voyageur, un étranger. Ne dites pas : J'ai telle et telle cité. Personne n'a de cité ici-bas; la cité véritable est

là-haut. Les choses présentes ne sont qu'un chemin. Nous cheminons donc chaque jour jusqu'à ce que la nature ait accompli sa course. Est-ce qu'on enfouit l'argent sur sa route, est-ce là qu'on établit son trésor ? Quand vous entrez dans une hôtellerie, vous occupez-vous de l'embellir, je vous le demande ? Nullement; vous mangez, vous buvez, puis vous reprenez votre voyage. Ici-bas, c'est l'hôtellerie. Nous y sommes entrés, le temps de la vie s'achève; tâchons d'en sortir avec une légitime espérance, ne laissons rien derrière nous, ce serait une perte pour l'avenir. Quand vous êtes entré dans une hôtellerie qui se trouve sur votre passage, que dites-vous au serviteur ? – Regarde où tu places mes bagages; – et cela pour ne perdre aucun objet, si petit et si peu important qu'il puisse être : nous voulons tout rapporter dans notre maison. C'est ainsi que nous devons nous conduire par rapport à la vie : regardons-la comme un lieu de passage, n'y laissons rien, emportons tout à la cité supérieure. Vous êtes donc un voyageur, un pèlerin, moins que cela même. Et comment ? Je vais vous le dire : Le voyageur sait à quelle heure il entre dans l'hôtellerie, à quel moment il en sortira; il est maître d'entrer et de sortir quand il veut. Pour moi, je fus jeté dans cette hôtellerie; je veux dire dans la vie présente; quand est-ce que je la quitterai, je l'ignore. Et voilà cependant que je fais d'abondantes provisions pour un long séjour; mais la voix du Seigneur coupe court à mes projets et m'appelle : «Insensé, ces choses que tu as préparées, pour qui seront-elles ? Cette nuit même, on va te redemander ton âme.» (Lc 12,20) Incertaine est l'issue, fragile est la possession; mille précipices, des tempêtes de toute part. Pourquoi vous attacher follement à des ombres ? Pourquoi renoncer à la vérité pour courir après des fantômes ?

6. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai de le dire, au risque de vous causer une continuelle douleur, de peser sur d'anciennes blessures, ce n'est pas pour ceux qui sont tombés, mais bien pour ceux qui sont encore debout, que je parle. Les premiers ne sont plus ici, tout est fini pour eux; les seconds restent et doivent trouver la sécurité dans les malheurs d'autrui. Qu'avons-nous à faire ? me demandez-vous. – Une chose : fouler aux pieds les richesses et mieux apprécier la vie. Dépouillez-vous de vos biens, pas de tous sans doute, mais retranchez le superflu. Ne convoitez pas ceux du prochain, ne spoliez pas la veuve, ne volez pas l'orphelin, ne vous emparez pas de leur maison; j'attaque les travers et non les personnes. Si votre conscience est troublée, c'est à vous-même et non à mon discours que vous devez vous en prendre. Pourquoi cette rapacité, qui soulève l'envie ? Voulez-vous ravir ? Que ce soit la couronne; ne ravissez pas la terre, mais plutôt le ciel. «Le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent.» (Mt 11,12) Ne dépouillez pas le pauvre, qui vous accusera; dépouillez le Christ, qui vous glorifiera. Voyez-vous la déraison et la folie ? Vous spoliez le pauvre, qui ne possède presque rien, et le Christ vous dit : Empare-toi de moi-même, je te saurai gré d'une telle rapine; prends mon royaume de vive force. Si tu veux usurper un trône ici-bas, n'en aurais-tu même que la pensée, tu seras puni; si tu ne ravis pas le trône d'en haut, tu n'échapperas pas au supplice. A côté des choses temporelles est placée l'envie; à côté des choses spirituelles, la charité.

Méditez tous les jours là-dessus, et si dans peu vous voyez un autre homme, porté sur un char brillant, couvert d'un manteau de soie, affectant des airs de grandeur, vous n'en éprouverez ni trouble ni surprise. Encore une fois, ne louez pas le riche, louez uniquement le juste. Ne déversez pas le blâme sur l'indigent; apprenez à juger de tout avec autant d'élévation que de droiture. Ne vous tenez pas éloigné de l'Eglise; rien n'est fort comme elle : elle dépasse le ciel en hauteur et la terre en étendue. L'Eglise est votre espérance, l'Eglise est votre refuge. Jamais elle ne vieillit, elle possède une vigueur éternelle. Aussi, pour nous montrer son inébranlable fermeté, l'Ecriture l'appelle une montagne; une vierge, à cause de son incorruptibilité; une reine, à cause de sa splendeur; pour désigner ses rapports avec Dieu, elle lui donne le nom de fille; pour attester sa fécondité, elle dit qu'elle donne le jour à sept enfants après avoir été stérile. Mille noms divers sont employés pour rehausser sa noblesse. Nous voyons, en effet, que son divin Maître porte un grand nombre de noms, puisqu'il est appelé père, voie, vie, lumière, force, propitiation, fondement, porte, pureté, trésor, Seigneur, Dieu, fils, fils unique, forme de Dieu, image de Dieu. Eût-Il suffi d'un nom seul pour exprimer sa nature ? Assurément non; et c'est pour cela que nous avons recours à tant d'expressions pour atteindre d'une manière même imparfaite à la notion de la divinité. C'est ainsi que l'Eglise reçoit à son tour des noms si nombreux. Elle est appelée vierge, elle qui d'abord n'avait été qu'une courtisane; et voilà précisément la gloire de l'Epoux de l'avoir prise courtisane et faite vierge. Chose inouïe, chose incompréhensible ! Parmi nous, le mariage détruit la virginité; en Dieu, le mariage rétablit la virginité. Chez les hommes, la vierge, une fois mariée, cesse d'être vierge; dans le Christ, la courtisane elle-même acquiert la virginité par le mariage.

7. Voilà ce qu'il faut reprocher à l'hérétique, à celui qui scrute avec témérité la génération divine, et qui dit : Comment le Père a-t-il engendré ? Répondez-lui : Comment l'Eglise, après avoir été courtisane, est-elle devenue vierge ? Comment est-elle demeurée vierge, après avoir enfanté ? «Je vous aime d'un amour divinement jaloux, dit l'Apôtre; car je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure.» (II Cor 11,2) Ô sagesse ! ô prudence ! «Je vous aime d'un amour divinement jaloux.» Qu'est ceci ? Il avoue la jalousie. Quoi ! vous êtes jaloux, ô saint apôtre ! – Oui, jaloux comme Dieu, me répond-il. – Dieu est-il donc jaloux ? – N'en doutez pas, il est jaloux, non par faiblesse, mais par amour et par zèle. C'est avec cette divine jalousie que je vous aime. – Expliquons ce sentiment. Dieu vit la terre soumise à l'empire corrupteur des démons, et il envoya son propre fils. Les mots dont nous nous servons doivent être modifiés dans leur signification en s'appliquant à Dieu : ainsi, par exemple, Dieu est jaloux, Dieu se met en colère, Dieu se repent, Dieu conçoit, de la haine. Ces expressions, empruntées à notre langue, doivent ici s'entendre d'une manière conforme à la nature divine. Comment Dieu est-il jaloux ? «Je vous aime d'un amour divinement jaloux.» Est-il vrai que Dieu se mette en colère ? «Seigneur, ne m'accusez pas dans votre fureur.» (Ps 6,1) Est-ce que Dieu dort aussi ? «Levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur ?» (Ps 43,23) Dieu se repent-il ? «Je me repens, dit-il lui-même, d'avoir fait l'homme.»(Gen 6,7) Dieu conçoit-il de la haine ? «Vos solennités et vos néoménies, mon âme les déteste.» (Is 1,14) Ne voyez pas ce qu'il y a de bas dans les paroles, et prenez la pensée telle qu'elle convient à Dieu : Dieu est jaloux parce qu'il aime avec tendresse; sa colère n'est pas une passion, mais un acte de répression et de justice; il dort, non d'un sommeil réel, mais par sa longue patience. Prenez les mots avec discernement. La génération divine n'a rien de matériel, c'est la consubstantialité des personnes. Dieu, pour nous parler, emprunte beaucoup d'expressions à la langue humaine; nous en empruntons aussi à la langue divine: c'est là notre honneur.

8. Avez-vous compris ce que je viens de dire ? Redoublez d'attention, mon bien-aimé. Il y a des noms divins, il y a des noms humains; et c'est un échange qui se fait entre Dieu et moi. Donne-moi tes expressions, dit-il, et reçois les miennes. Ce n'est pas que j'aie besoin de ce qui t'appartient; toi seul as besoin de moi. Ma substance est incorruptible; tandis qu'étant lié à un corps matériel par les conditions mêmes de ta nature, tu as besoin par-là même d'expressions qui frappent les sens, tirées de choses qui te sont connues, pour t'élever à la connaissance de celles qui sont au-dessus de toi. – Quels sont les mots que je lui ai cédés, et quels sont ceux qu'il m'a transmis ? Il est Dieu, et me donne le nom de dieu. Là c'est le sens naturel, ici c'est un titre d'honneur. «J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut.» (Ps 81,6) Là le titre, encore une fois, ici la réalité. Il me donne le nom de dieu pour me combler d'honneur; il prend le nom d'homme, il veut être appelé Fils de l'homme, nous le désignons même par les noms de voie, de porte, de pierre. Voilà les titres qu'il reçoit de moi en échange de ceux qu'il me donne et qui semblaient n'appartenir qu'à lui. Pourquoi ce nom de voie ? Pour vous apprendre que c'est par lui que nous devons aller au Père. Pourquoi le nom de pierre lui est-il donné ? Pour vous enseigner ce qu'il y a de fort et d'inébranlable dans la foi. Pourquoi celui de fondement ? Pour vous rappeler que tout repose sur lui. Celui de racine ? Pour nous montrer que de lui vient toute notre sève, toute notre vigueur. Pourquoi pasteur ? Parce qu'il nous conduit dans ses pâturages. Pourquoi brebis ? Parce qu'il a été immolé pour nous et qu'il est ainsi devenu notre propitiation. Pourquoi est-il appelé vie ? Parce qu'il nous a rappelés de la mort. Pourquoi lumière ? Parce qu'il nous a délivrés des ténèbres. Bras ? Parce qu'il est consubstantiel au Père. Parole, Verbe ? Parce qu'il est engendré par le Père. De même que ma parole à moi est produite par mon âme, de même le Fils est produit par le Père. Pourquoi le nomme-t-on vêtement ? Parce que nous l'avons revêtu dans le baptême. Nourriture ? Parce que je le mange dans les divins mystères. Maison ? Parce que j'habite en lui. Hôte ? Parce qu'il habite en moi et que je suis son temple. Tête ? Parce que je suis un de ses membres. Epoux ? Parce qu'il orne mon âme comme une épouse. Chaste époux ? Parce qu'il la rend vierge. Seigneur ? Parce qu'elle est sa servante.

9. Voilà comment l'Eglise, ainsi que je le disais, porte tour à tour les noms d'épouse, de fille, de vierge, de servante, de reine, de femme stérile, de montagne, de jardin, de mère féconde, de lis, de fontaine; car elle est tout cela. N'allez pas vous imaginer, en m'écoutant, que je parle ici de choses matérielles; que votre intelligence s'élève plus haut : ce que je dis ne saurait être pris dans un sens matériel. Il est évident qu'une montagne n'est pas une vierge, qu'une vierge n'est pas une épouse, qu'une reine n'est pas une servante; et cependant l'Eglise est tout cela, je le répète. Pourquoi ? Parce qu'elle l'est non dans son corps, mais dans son âme. Le corps a des bornes trop resserrées, l'âme est un océan immense. «La Reine était

debout à votre droite.» (Ps 44,10) La Reine ? Comment cette femme si pauvre et si méprisée est-elle devenue reine ? Où s'est-elle élevée ? – Elle s'est élevée bien haut. Comment encore ? – Parce que le Roi lui-même s'est fait esclave; il ne l'était pas; il l'est devenu. Distinguez donc ce qui tient à la divinité et ce qui résulte des dispositions du plan divin; tâchez de bien comprendre ce qu'il était et ce qu'il est devenu pour vous; ne confondez pas les choses, et ne prenez pas occasion de son amour pour blasphémer sa puissance. Il était au plus haut degré, elle était au plus humble : sublimité, non de lieu mais de nature. Il était une substance incorruptible, immortelle, une nature à l'abri de toute altération, au-dessus de toute pensée, invisible, insaisissable, existant à jamais, toujours la même, surpassant tous les rangs des anges, plus haute que les plus hautes vertus, triomphant de toute raison et de toute intelligence; échappant à l'entendement, elle est accessible à la foi. Les anges la voyaient et tremblaient; les chérubins se voilaient de leurs ailes, saisis d'une profonde terreur. Il regardait la terre, et son regard la faisait trembler; il menace la mer, et sa menace la desséchant; il faisait jaillir des fleuves dans le désert; il mettait dans la balance les montagnes et les forêts.

Que puis-je dire ? Comment m'exprimer ? Sa grandeur n'a pas de bornes, sa sagesse dépasse tous les nombres, ses jugements ne peuvent être sondés, ses voies sont inscrutables. Tel il était, telle nous apparaît sa majesté, si toutefois il m'est permis d'employer ce langage. Mais que dois-je me reprocher ? Je suis homme, et je parle la langue de l'homme; pour rendre ma pensée, je n'ai qu'un instrument d'argile, et je prie le Seigneur de me pardonner. Ce n'est pas par témérité que je parle de la sorte, je subis les exigences de ma faiblesse et de ma pénurie, j'y suis condamné par la nature même de ma langue. Ayez pitié de moi, Seigneur; je n'ignore pas l'insuffisance de mes expressions; mais je n'en ai pas d'autres. Je ne veux pas cependant m'embarrasser dans les lourds filets de la parole, je m'élancerai sur les ailes de l'entendement. Tel il était, telle nous apparaît sa grandeur. Je le répète pour ne pas rester l'esclave du discours et pour vous enseigner la même indépendance, Vous étonnerez-vous que j'agisse ainsi, lorsqu'il n'agit pas autrement lui-même toutes les fois qu'il veut nous révéler une chose qui dépasse notre faible humanité. Quand il parle aux hommes, il emprunte des images à la nature humaine. Cela ne suffit pas sans doute à nous manifester sa pensée, à nous donner une mesure exacte de la vérité qu'il nous enseigne, mais c'est assez pour la faiblesse de ceux qui l'écoutent.

10. Redoublez d'attention, et ne vous laissez pas de la longueur de mon discours. Donc, lorsqu'il apparaît, nous ne le voyons pas tel qu'il est, il ne nous montre pas à découvert sa substance; car personne n'a jamais vu Dieu dans sa nature essentielle; et même, quand il daignait s'abaisser vers sa créature, les chérubins frémissaient; quand il descendait, les montagnes se dissipaient en fumée, et s'il n'eût voilé son éclat, qui eût pu supporter sa présence ? Non, il ne se montre pas ce qu'il est, mais tel que la créature peut le voir : tantôt c'est un vieillard et tantôt un jeune homme, tantôt il se manifeste dans le feu et tantôt dans l'air, tantôt dans les eaux, et tantôt sous les armes, sans que sa nature soit changée, mais pour se proportionner aux regards si divers des êtres qu'il visite. C'est ainsi qu'en nous parlant de lui-même, il emploie des images qui nous sont connues. Citons un exemple : Il s'éleva sur la montagne, «et il se transfigura devant eux, et son visage resplendit comme la lumière elle-même, ses vêtements devinrent blancs comme la neige,» (Mt 17,2) Il leur laisse entrevoir sa divinité, il leur montre un peu Dieu résidant dans l'homme : «et il se transfigura devant eux.» Pesez chaque expression avec soin. Il est dit avec quelque différence : «Et il se transfigura devant eux, et ses vêtements brillèrent comme la lumière, et son visage comme le soleil.» Je m'écriais tout à l'heure : Tel il était, telle nous apparaît sa grandeur; puis encore : Ayez pitié de moi, Seigneur. Je ne persiste pas seulement dans ce langage, mais je m'y tiens attaché, par la raison déjà donnée, que je n'en trouverais pas un autre; et je veux vous montrer qu'en cela je suis les leçons de l'Écriture. L'Évangéliste, pour nous donner une idée de la clarté que revêt le Sauveur, emploie ce mot : «Il resplendit.» – Et de quelle manière resplendit-il, je vous le demande ! – Puissamment. – Comment encore ! – «Comme le soleil.» – Comme le soleil, dites-vous ? – Oui. – Pourquoi ? – Parce que je ne saurais pas trouver pour terme de comparaison un astre plus brillant. «Ses vêtements étaient blancs comme la neige.» – Pourquoi, comme la neige ? – Parce qu'il ne se présente pas à mon esprit une chose plus blanche. – Et dans le fait, la suite prouve que cette comparaison est loin d'être exacte. Les disciples tombent la face contre terre. S'il avait brillé seulement comme le soleil, les disciples ne seraient pas tombés; ils voyaient le soleil chaque jour, et ils ne tombaient pas. Donc, s'ils ont succombé, s'ils n'ont pu supporter son éclat, c'est qu'il brilla plus que le soleil, et qu'il parut plus blanc que la neige.

11. Expliquez-moi donc, ô Evangéliste, pourquoi vous dites *comme le soleil*, alors qu'il a brillé beaucoup plus ? – Je le dis cependant; car pour te représenter cette clarté divine, j'ai beau chercher au firmament, je n'y trouve pas un astre qui puisse nous en offrir une image plus vive. J'en ai dit assez pour que vous ne vous arrêtiez pas à la faiblesse des expressions. C'est pour cela que je mentionne la chute des disciples. – Ils tombèrent par terre, ils furent comme accablés et plongés dans la torpeur. «Levez-vous,» (Ibid., 7) leur dit le divin Maître, les arrachant à cette sorte de léthargie. Ils n'avaient pu supporter une aussi vive clarté, leurs paupières appesanties s'étaient refermées soudain, tant cette lumière l'emportait sur celle du soleil. C'est au soleil cependant que l'Evangéliste la compare, par la raison que cet astre l'emportant sur tous les autres, c'est celui que nous connaissons le mieux. Et ce grand Dieu dont ma parole n'a pu vous donner qu'une si faible idée, a poursuivi de son amour une impure courtisane. – Dieu peut-il donc s'abaisser jusque-là ? – N'en doutez pas; mais, par ce nom de courtisane, c'est notre nature que j'entends désigner. – Encore une fois, peut-on supposer une telle chose ? On condamne l'homme quand son amour s'égare sur l'impureté. Dieu peut-il donc avoir aimé de la sorte ? – Rien n'est plus vrai. L'homme qui recherche une courtisane commet la fornication; mais d'une courtisane Dieu fait une vierge; l'amour de l'homme perd la personne aimée, l'amour de Dieu la sauve. Ainsi donc, le Très-Haut, l'Infini, s'est épris pour une indigne créature ? Pourquoi ? – Pour en faire son épouse. Que fait-il ? – Il n'envoie pas vers elle l'un de ses serviteurs, un ange, un archange, ni chérubin, ni séraphin; il vient lui-même, cédant à son amour. Prenez garde encore, lorsque vous entendez ce mot d'amour, n'allez pas vous imaginer un amour sensible. Dégagez la pensée de l'écorce des paroles; faites comme l'industrielle abeille, qui va dérober leur suc aux fleurs, et laisse là leur grossière enveloppe.

Oui, la courtisane est l'objet de son amour; mais que fait-il ? Il ne l'attire pas tout-à-coup à lui; il ne saurait, tant qu'elle est impure, l'introduire dans le ciel; c'est lui qui descend sur la terre. Puisqu'elle est incapable de s'élever, il s'incline et s'abaisse. Il ne craint pas de l'aborder, il va la trouver au fond de sa honteuse caverne; et là, il la voit plongée dans l'ivresse. Comment est-il venu ? Ce n'est pas dans sa propre substance; il a pris non les sentiments, mais la nature de cette même courtisane, afin qu'en l'apercevant elle ne s'abandonnât pas au trouble, à la frayeur, à la fuite. Pour venir vers l'humanité, il s'est fait homme. Comment cela ? Il est porté dans le sein d'une femme, il grandit peu à peu, il parcourt le chemin où je marche moi-même. Qui donc ? L'être composé, non la divinité seule; la forme de l'esclave, non celle du Seigneur; ma chair, non sa substance. Il croit donc peu à peu, il se mêle aux hommes; et, en rencontrant cette chair couverte d'ulcères et de plaies, tombée dans l'état sauvage, accablée par les démons, que fait-il ? Il l'aborde. Elle le voit et s'enfuit. Il appelle les mages. – Que craignez-vous ? Je ne suis pas un juge, je suis un médecin. «Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais bien pour le sauver.» (Jn 12,47) Soudain il appelle donc les mages. Chose inouïe, chose incompréhensible ! les mages sont les prémices du genre humain. Il est couché dans la crèche, Celui qui porte l'univers; il est enveloppé de langes, Celui à qui tout obéit. Voilà le temple, et voilà Dieu. Les mages arrivent et se prosternent aussitôt devant lui; le publicain vient à son tour, et c'est un évangéliste; la courtisane vient, et c'est une vierge; la chananéenne prie, et sa prière est exaucée. Quelle preuve d'amour ! Non seulement il ne punit pas les péchés, mais encore il les pardonne et les efface.

Que fait-il, encore une fois ? Il accepte la femme impure, il la prend pour fiancée. Que lui donne-t-il ? L'anneau symbolique. Quel anneau ? L'Esprit saint. Paul a dit : «C'est Dieu qui nous fortifie en même temps que vous, qui nous a marqués de son sceau, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit saint.» (II Cor 1,21-22) Il lui donne donc l'Esprit. Il lui dit ensuite : Ne t'avais-je pas établie dans le paradis ? – Je l'avoue, répond-elle. – Et comment es-tu tombée ? – Le démon est venu et m'a fait perdre cet heureux séjour. – Tu étais dans le paradis, et il t'en a chassée; eh bien, je t'établis en moi-même. C'est moi qui te porterai. Il n'ose pas approcher de moi; je ne t'introduirai pas encore dans le ciel; tu seras même mieux ici, puisque c'est moi, le souverain Maître du ciel, qui te porterai en moi-même. Le berger porte une brebis, et le loup n'en approche pas. Pour moi, je permets au démon d'approcher. – En effet, il était revêtu de notre nature, et le diable approcha de lui, mais pour subir une défaite. Le Sauveur a dit : «Je suis la vigne, et vous êtes les serments.» (Jn 15,5) N'est-ce pas comme s'il disait à l'homme : Je t'ai planté en moi-même ? Que se passe-t-il après cela ? – Mais je suis un pécheur, répond l'homme, un être impur. – Sois sans inquiétude, je suis médecin. Je connais le vase que j'ai formé, je sais comment il s'est déformé. Il était d'argile, et il a été dégradé. Je le façonne de nouveau, je le fais passer par l'eau de la régénération, et puis par le feu. – Voyez si ce n'est

pas cela : Dieu prit un peu de terre pour en faire l'homme, et il le façonna de sa main. Le diable survient et gâte l'œuvre divine. Dieu revient encore, reprend l'homme, le rétablit dans sa forme et sa beauté par le baptême. Il ne le laisse plus à l'état d'argile; car cette argile sera durcie, prendra de la consistance en passant par le feu de l'Esprit. «Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu.» (Mt 3,11) Là nous voyons l'eau dans laquelle l'homme est reformé, le feu par lequel il est consolidé.

Rappelez-vous cet ancien oracle du Prophète : «Vous les briserez comme des vases d'argile.» (Ps 2,9) Il semble éloigner la pensée que les vases dont il parle soient passés par le feu, comme ceux qui existent aujourd'hui, non, il parle de vases d'argile, de ces vases que le potier tient encore sur sa roue. Quant à nous, nous avons subi l'action du feu divin. Prévoyant donc cette transformation qui devait s'accomplir par le baptême, «vous les broierez, dit le prophète, comme des vases d'argile qui sortent de la main du potier;» il les refait, semble-t-il dire, il les façonne de nouveau. Je descends dans les eaux du baptême, et ma forme est renouvelée; elle est exposée au feu de l'Esprit, et la voilà devenue solide. Que ce ne soit pas là un langage de convention, j'en atteste la parole de Job : «Il nous a faits d'argile;» (Job 10,9) et celle de Paul : «Nous portons ce trésor dans des vases d'argile,» (II Cor 4,7) Mais voyez la force de cette argile. C'est par l'Esprit, et non par le feu matériel qu'elle a été solidifiée. «J'ai reçu jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été trois fois battu de verges, une fois lapidé;» (Ibid., 11,24-25) et le vase d'argile n'a pas été brisé. «Je suis demeuré dans le fond de la mer un jour et une nuit.» Bien que submergé, le vase ne s'est pas dissous; il a fait naufrage, et le trésor n'a pas été perdu; le navire a sombré, et la cargaison est arrivée au port. «Nous avons un trésor.» Ce trésor, quel est-il ? Le viatique de l'esprit, la justice, la sainteté, la rédemption. Quel trésor ? Je le demande encore. «Au nom de Jésus Christ, lève-toi et marche ... Énée, Jésus Christ te rend la santé ... Je te le commande, esprit pervers, sors de cet homme.» (Ac 3,6; 9,34; 16,18)

12. Ce trésor ne vous apparaît-il pas comme supérieur à tous les trésors de la royauté ? Le diamant qui brille sur le diadème royal égala-t-il jamais en puissance la parole des apôtres ? Placez mille diadèmes sur un mort, il ne reviendra pas à la vie : un mot sorti de la bouche d'un apôtre a suffi pour vaincre la nature et la rétablir dans son premier état. «Nous avons ce trésor.» Ô trésor, qui non seulement est gardé, mais qui garde encore la maison dans laquelle il est déposé ! Avez-vous compris ce langage ? Les rois et les princes de la terre, quand ils ont des trésors, construisent de grandes maisons, entourées de murs épais, munies de verrous et de serrures, des soldats veillent aux portes, pour que ces trésors soient en sûreté. Le Christ a fait tout le contraire : ce n'est pas dans une arche de pierre, c'est dans un vase d'argile qu'il a déposé son trésor. Si le trésor est si grand, pourquoi le vase est-il si fragile ? Le vase est fragile précisément parce que le trésor est grand; car ce n'est pas le vase qui conserve le trésor, c'est le trésor qui conserve le vase. – C'est moi qui place là ce trésor; qui sera capable de le ravir ? Le diable est venu, le monde entier s'est soulevé, mille ennemis ont fait irruption; mais ils n'ont pas enlevé le trésor. On a frappé sur le vase, et le trésor n'a pas été livré; le vase a sombré, mais sans faire naufrage; il a péri, mais le trésor reste. Voilà les arrhes que Dieu nous a données.

Où sont maintenant ceux qui blasphèment contre la majesté de l'Esprit ? Renouvelez ici votre attention. «C'est Dieu qui nous a confirmés avec vous dans le Christ, et qui nous a donné les arrhes de l'Esprit.» (II Cor 1,21-22) Nul n'ignore que les arrhes ne sont qu'une faible partie du tout. Un homme s'en va acheter une maison d'une grande valeur : Donnez-moi des arrhes, est-il dit alors, pour que je sois en sûreté. Un autre est au moment de prendre une femme, on fixe la dot, on évalue les biens, puis il dit : Donnez-moi des arrhes. Encore un exemple : des arrhes dans l'achat d'un esclave; des arrhes, en un mot, dans toutes les transactions. De même, lorsque le Christ faisait un pacte avec moi, puisqu'il a pris mon âme pour épouse, il m'assignait une dot, non d'argent, mais de sang. S'il a compris des biens dans cette dot, ce sont les biens «que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas sentis.» (I Cor 2,9) En dot il m'a donné l'immortalité bienheureuse, les acclamations des anges, l'éloignement de la mort et du péché, l'héritage du royaume, richesse immense; il m'a donné la justice, la sanctification, le dépouillement des choses présentes, l'acquisition des biens à venir. Une grande dot m'était donc assurée. Rappelez toute votre attention; voyez ce qu'il fait. Il est venu prendre une courtisane, je l'appelle ainsi à cause de ses impuretés et pour vous mieux montrer le généreux amour de l'époux. Il vint donc, la reçut, m'assigna de plus une dot, et me dit : Je te donne mes richesses. – Comment cela ? Tu avais perdu le paradis, le voilà : tu avais perdu ta beauté première, je te la rends; prends tous ces biens. – Mais je ne vois pas encore là ce qui constitue ma dot.

13. Ecoutez, et je vais vous dire pourquoi il parle d'avance de cette dot. Il m'a donc assigné la résurrection et l'incorruptibilité. Celle-ci n'est pas une conséquence nécessaire de celle-là, ce sont deux choses distinctes. En effet, beaucoup sont ressuscités, mais pour mourir une seconde fois, comme Lazare et les corps des saints qui sortirent de la tombe à la mort du Sauveur. Ce n'est plus ici la même chose; mais il me promet la résurrection avec l'incorruptibilité, la société des chœurs angéliques, la vue du Fils venant sur les nuées, «et de la sorte nous serons à jamais avec le Seigneur,» (I Th 4,17) la liberté de l'âme, l'extinction de la mort. Que signifient ces paroles : «L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas senti le bonheur que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ?» – Me donnez-vous donc des biens qui me sont inconnus ? – Sans doute, me répond-il. C'est ici que je te prends pour épouse, c'est ici que tu dois m'aimer. – Et pourquoi ne me donnez-vous pas ici ma dot ? – Il faut auparavant que je te présente à mon Père et que tu pénètres dans le palais royal. Je suis venu vers toi; ne dois-tu pas venir vers moi ? Ce n'est pas pour te laisser sur cette terre que je suis venu, c'est pour t'élever avec moi et t'emporter au ciel. Ne cherche pas ta dot sur la terre; tout est dans l'espérance, tout est dans la foi. – Ne me donnerez-vous rien en ce monde ? – Il répond : Prends mes arrhes, afin de mettre en moi ta confiance pour l'avenir; accepte mes présents, les gages de notre alliance. – De là ce mot de Paul : «Je vous ai fiancés, ...» (II Cor 2,2) Dieu nous a donné les biens présents comme un cadeau de fiançailles; ce sont là de simples gages, la dot elle-même nous attend ailleurs. Je vais vous dire de quelle façon : Je vieillis ici-bas, là-haut je n'ai pas de vieillesse; ici-bas je meurs, je ne meurs pas là-haut; ici-bas je souffre, là-haut je suis à l'abri de la douleur; ici l'indigence, la maladie, les embûches, là rien de pareil; ici le mélange des ténèbres et de la lumière, là une lumière sans altération; ici les pièges, là la liberté; ici les infirmités, là des forces inaltérables; ici une vie qui finit, là une vie qui n'a pas de fin; ici le péché, là une justice que le péché ne ternira jamais; ici l'envie, là tous les nuages ont disparu. – Donnez-moi donc ces biens, direz-vous. – Attends, attends que tes frères soient aussi sauvés. – Celui qui nous a confirmés, nous a donc également donné des arrhes; et ces arrhes ne sont autres que l'Esprit saint lui-même et les dons de cet Esprit. Il donna aux apôtres son anneau, en leur disant : Recevez, et donnez ensuite à tous. – Quoi donc, l'anneau est-il divisé ? – Il est partagé, mais non divisé, chacun en a sa part, et jamais il n'est détruit. Sachez comment l'Esprit se communique : Pierre l'a reçu, Paul l'a reçu de même. Il parcourait l'univers, délivrant les pécheurs de leur esclavage, redressant les boiteux, revêtant ceux qui étaient nus, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, fermant la bouche au diable et confondant tous les démons, conversant avec Dieu; et c'est ainsi qu'il a fondé l'Eglise, renversé les temples et les autels des idoles, chassé le mal, mis à la place la vertu; c'est ainsi que des hommes il a fait des anges.

14. Nous étions tout cela. Ces arrhes mystérieuses ont rempli l'univers : je veux dire la terre entière partout où le soleil l'éclaire de ses rayons, la mer, les îles, les montagnes, les forêts et les collines. Il s'en allait de toute part, comme porté sur des ailes rapides, ce Paul qui n'avait qu'une bouche pour combattre et triompher, ce faiseur de tentes, qui maniait le couteau pour découper les cuirs et l'aiguille pour les coudre. Cet art manuel ne fut pas un obstacle à sa puissance : le faiseur de tentes se montra plus fort que les démons, cet homme inhabile dans l'art de parler était plus philosophe que tous les philosophes. D'où lui venait cette supériorité ? Il avait reçu les arrhes, il portait constamment l'anneau nuptial. Tous voyaient que notre nature était la fiancée du Roi; le démon le voyait, et il reculait frappé d'épouvante: les arrhes frappaient ses yeux, et tremblant il se tenait à distance; au seul aspect du vêtement, il prenait la Cuite. Ô puissance de l'Esprit ! Ce n'est pas à l'âme seule, ce n'est pas au corps, c'est au vêtement même qu'il donne ce pouvoir; pas même au vêtement seul, mais à l'ombre. Pierre marchait, et son ombre mettait en fuite les maladies. Paul parcourait univers, arrachant partout les épines, jetant partout les semences de la piété; tel qu'un habile laboureur, il menait la charrue de la doctrine. – Chez quelles nations est-il allé ? – Chez les Thraces, les Scythes, les Indiens, les Maures, les Sardes, les Goths, à des bêtes sauvages, et il a tout changé. D'où vient cela ? Des arrhes. Comment a-t-il pu suffire à ce travail ? Par la grâce de l'Esprit. Simple, mal vêtu, sans chaussures, il s'en allait donnant les arrhes de l'Esprit saint. De là cc qu'il dit lui-même : «Et qui donc serait capable de telles choses ? Si nous y suffisons, cela vient de Dieu, qui a fait de nous les utiles ministres du 2,66; 3,5-6) Voilà ce que fait le saint Esprit : il a trouvé la terre remplie de démons; et il en a fait un ciel.

Oubliez les choses présentes, revenez par la pensée sur les temps antérieurs. C'était alors un deuil universel, partout des autels idolâtres, partout la fumée de l'encens et l'odeur des viandes immolées, partout des fornications et des rites impies, partout des sacrifices et les

fureurs déchaînées du démon, partout les citadelles du diable et les couronnes décernées à l'impudicité.

Paul était seul. Comment ne fut-il pas submergé ? Comment ne fut-il pas mis en pièces ? Comment osa-t-il ouvrir la bouche ? Il entre dans la citadelle, et les soldats se rendent prisonniers, il entre dans le palais royal, et le roi se fait son disciple; il paraît devant les tribunaux, et le juge lui dit : «De peu s'en faut que tu ne me persuades de me faire chrétien.» (Ac 26,28) Ce langage est déjà celui d'un disciple. Paul est enfermé dans la prison, et le gardien de la prison devient son captif; il est jeté sur une île habitée par des barbares, et d'une vipère il fait un docteur; il se rend chez le peuple romain, et il gagne à lui des sénateurs. Rien ne l'arrête, ni les fleuves ni les déserts; il aborde à toutes les plages du monde; il n'est pas de terre, il n'est pas de mer qui n'ait été témoin de ses grandes œuvres. Il donnait les arrhes du symbolique anneau; puis il disait : Voilà ce que je te donne pour le moment, le reste, je te l'annonce. C'est pour cela que le Prophète avait dit : «La Reine était à votre droite avec un manteau doré.» (Ps 44,10) Ce n'est pas du vêtement qu'il parle, mais bien de la vertu, C'est encore dans ce sens qu'il faut en tendre cette autre parole de l'Écriture : «Comment es-tu entré ici, n'ayant pas l'habit nuptial ?» (Mt 22,12) Ce n'est pas l'habit qu'on reproche à cet homme, c'est son impureté, c'est sa vie pleine de désordres et de crimes. De même donc que des habits sordides représentent le péché, de même un vêtement doré représente la vertu, C'est ici un vêtement royal. Elle était nue, et lui-même lui donne un vêtement; non seulement elle était nue, mais elle était encore honteusement difforme. «La Reine était debout à votre droite avec un manteau doré.» Ce n'est pas de l'habit, c'est de la vertu qu'il parle. Il ne dit pas : revêtue d'or. Faites bien attention; car le mot qu'il emploie déborde en quelque sorte de nobles pensées. Il ne s'agit donc pas d'un manteau d'or, mais simplement d'un manteau doré. Comprenez bien cette parole. Un habit d'or serait entièrement composé de ce métal; tandis qu'un habit doré suppose un mélange d'or et de soie. Pourquoi donc est-il dit que l'épouse porte ce dernier habit et non le premier ? Encore une fois, redoublez d'attention. C'est pour nous représenter l'état de l'Église et nous montrer qu'il est multiple. En effet, nous n'avons pas tous un même genre de vie; nous y voyons la virginité, le veuvage, la vie religieuse; le vêtement est donc ici l'image de ces divers états.

15. Le Seigneur savait que beaucoup seraient tombés dans l'indifférence s'il ne nous avait tracé qu'une voie; et c'est pour cela qu'il nous en a tracé plusieurs. Vous ne pouvez pas gravir les sentiers difficiles de la virginité ? prenez la route de la monogamie. Vous ne savez pas vous borner à un premier mariage ? ayez recours à de secondes nocces. Vous avez abandonné le chemin de la continence ? entrez dans celui de l'aumône. L'aumône n'est pas en votre pouvoir ? vous pouvez au moins vous adonner au jeûne. Un moyen vous est offert quand l'autre vous manque; vous avez la liberté du choix. C'est ainsi que s'explique le vêtement doré, au lieu d'un vêtement d'or pur. Il pourrait être de soie, de pourpre ou d'or. Si vous ne pouvez être d'or, soyez au moins de soie. – Je t'accueillerai, pourvu seulement que tu sois vêtue. Paul a dit dans le même sens : «Si quelqu'un élève sur ce fondement l'or, l'argent, les pierres précieuses.» (I Cor 3,12) Ne pouvant atteindre à la valeur de la pierre précieuse, ayez celle de l'or; et si c'est encore trop exiger de vous, ayez celle de l'argent, à la condition toutefois que le fondement sera toujours le même, Plus loin l'Apôtre dit : «Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles.» (I Cor 15,41) Si vous ne pouvez briller comme le soleil, brillez comme la lune, ou même comme les étoiles; et, si vous ne pouvez égaler l'éclat des étoiles les plus lumineuses, soyez une petite étoile, il suffit que vous ayez une place au ciel. Si vous ne vous sentez pas la force de vivre dans la virginité, vivez avec honneur dans le mariage; mais que ce soit au sein de l'Église. Si vous n'avez pas le courage d'embrasser la pauvreté, faites l'aumône, toujours au sein de l'Église, avec le symbolique vêtement, à l'ombre de la Reine. Le vêtement n'est que doré, le vêtement est multiple. Je ne vous ferme pas le chemin; la diversité des vertus vous donne un accès plus facile à la libéralité du Roi. «Avec un manteau doré, orné de couleurs diverses.» Il est donc vrai que cet habit est varié; si vous le voulez, descendez au fond de la parole prophétique, et vous verrez la raison de cette variété. Là sont ceux qui mènent la vie monastique; d'autres vivent honorablement dans le mariage, et ne sont pas dès lors bien loin des premiers; il en est qui contractent une seule union; il y a des veuves qui sont à la fleur de l'âge.

Pourquoi l'épouse nous est-elle encore représentée comme un jardin, où règne une agréable variété ? C'est qu'il y a là des fleurs diverses, des arbres et des diamants nombreux. Nous distinguons aussi des astres sans nombre, mais il n'existe qu'un soleil : bien des genres de vie, mais un seul jardin; beaucoup de temples, mais un seul jardin : oui, des temples nombreux, mais une seule mère. Dans le corps les yeux ne sont pas les mains, et

réciroquement; mais tous les membres sont un : le plus petit comme le plus grand rentre dans l'unité, le plus méprisé comme le plus digne. La vierge a besoin de la femme mariée; elles ont la même origine : que la virginité ne méprise donc pas le mariage. La vierge, il son tour, rentre essentiellement dans l'harmonie de la grande famille. Tout s'unit et se prête un mutuel appui, sans distinction de grandeur et de petitesse. «La Reine était à votre droite avec un manteau doré, orné de diverses couleurs.» Puis vient cette parole : «Ecoute, ma fille ...» (Ps 44,4) C'est l'ami de l'Epoux qui vous rappelle l'obligation où vous êtes d'aller à la rencontre de ce dernier, il cause de l'incommensurable supériorité de sa puissance et de sa nature : Je suis, moi, l'ami de l'Epoux; «Ecoute, ma fille.» Est-elle donc aussitôt devenue son épouse ? Oui; car il n'y a rien là de matériel et de sensible. Celle qu'il prend pour épouse et qu'il s'unit par des liens sacrés, il l'aime comme sa fille, il en a soin comme d'une servante, il la défend comme une vierge, il l'entoure d'un mur comme un jardin, il l'entretient comme son propre membre, il la protège comme sa tête; et lui-même est la tête de l'épouse, le principe de son bonheur, le pasteur qui la nourrit; pour elle il n'est pas seulement un époux, il est une victime de propitiation, une brebis qu'on immole, il est jaloux de la beauté de son épouse, il pourvoit avec amour à tous ses besoins. Les significations abondent, en effet, pour que nous recueillions du moins une faible partie du bien qui nous est offert. «Ecoute, ma fille, et vois.» Vois quelle est ton union, élève-toi à des pensées spirituelles. – Elle était auparavant la fille des démons, une fille de la terre, plus méprisable encore que la terre qu'elle foulait; et la voilà maintenant devenue la fille du Roi. C'est ce qu'a voulu celui qui l'a aimée. Quand on aime véritablement, on ne s'arrête pas à la forme, quand on aime, on ne voit pas les difformités; c'est même pour cela que le mot dont nous nous servons pour exprimer l'idée d'amour, semble indiquer aussi une idée d'aliénation et de folie. Quelque chose de semblable s'est passé dans le Christ : il a vu cette femme sans beauté, – et le moyen de l'appeler belle ? – il l'a aimée; il la renouvelle alors, de telle sorte qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. Ô Epoux ! qui change en beauté la laideur de l'épouse !

«Ecoute, ma fille, écoute et vois.» Deux choses que je te demande et qui sont en ton pouvoir, le concours de ta vue et celui de ton ouïe. – Mais c'est dans l'ouïe d'abord que réside la dot demandée ... – S'il en est parmi vous dont l'esprit plus prompt devance ma parole, qu'ils daignent attendre ceux qui sont moins actifs. Je vous donne mes éloges, mais je leur dois mon secours. – La dot est donc avant tout dans l'ouïe, c'est-à-dire dans la foi, puisque «la foi vient de l'ouïe;» (Rom 10,17) dans la foi, non dans la possession, non dans une pleine expérimentation du bonheur. Voilà pourquoi j'ai d'abord dit qu'il a divisé sa dot en deux parts, l'une formant les arrhes, l'autre ne devant être donnée que dans le siècle à venir. Que lui a-t-il déjà donné ? Le pardon des péchés, la rémission de la peine, la justification, la sanctification, la rédemption, le corps du Seigneur, la table spirituelle et divine, la résurrection d'entre les morts. Car tout cela, les apôtres le possédaient. Il y a donc des choses qu'il a données et d'autres qu'il a promises : les unes sont un objet de possession actuelle, les autres d'espérance et de foi. «Ecoute.» Qu'a-t-il donné ? le baptême et le sacrifice : voilà pour le présent. Qu'a-t-il promis ? «Vois.» La résurrection, l'incorruptibilité des corps, une place dans les chœurs des archanges, la société du Christ, l'éternelle béatitude, tous ces biens que «l'œil n'a point vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur sentis, ces biens que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,9)

16. Comprenez bien ce que je dis, n'en laissez rien perdre; si je travaille avec tant d'ardeur, c'est pour éclairer vos intelligences. Ainsi donc, la dot se diviserait en deux parts : l'une pour le présent, l'autre pour l'avenir; ce que l'ouïe perçoit, ce qu'embrasse la vue, ce qu'on reçoit, ce qu'on espère, ce qui se rencontre dans l'épreuve, ce qui fera la félicité, les biens que comporte la vie présente, ceux qui suivent la résurrection. Ceux-là sont vus, ceux-ci sont entendus. Remarquez de quelle manière l'Epoux parle à l'épouse pour qu'elle ne s'imagine pas que ces derniers sont les seuls; et cependant ils sont immenses, ineffables, supérieurs à toutes nos pensées. «Ecoute, ma fille, et vois.» Ecoute une chose, vois l'autre, afin que tu ne puisses pas dire : Toujours en espoir, toujours dans la foi, toujours dans l'avenir ! Mais voici : si je te promets, je te donne aussi; l'espérance n'empêche pas la réalité; reçois ces gages, prends ces arrhes, saisis cet argument. Je te promets le royaume; que les biens présents te soient un garant de ma fidélité, crois à ma parole. – Vous me promettez le royaume ? – Oui. Je t'ai bien donné quelque chose de meilleur, le roi lui-même. – «Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toute chose ?» (Rom 8,32) – Vous donnez la résurrection des corps ? – Oui. J'ai même déjà fait plus que cela. – Quoi donc ? – T'affranchir du péché. Comment ceci est-il supérieur à cela ? – Parce que la mort est née du péché. J'ai tué le père, ne détruirai-je pas aussi la fille ? N'enlèverai-je

pas le fruit après avoir arraché la racine ? «Ecoute, ma fille, et vois.» – Que verrai-je ? Les morts ressuscités, les lépreux purifiés, la mer obéissante, le paralytique reprenant sa vigueur, le paradis ouvert, les pains multipliés, les péchés remis, le boiteux marchant d'un pied ferme, le larron entrant dans la patrie céleste, le publicain devenant un évangéliste, la courtisane plus chaste qu'une vierge. «Ecoute et vois.» Ecoute une chose, vois l'autre. Les choses présentes sont un argument des choses futures; c'est un gage de plus que je t'ai donné, le prélude d'un bien supérieur. – Qu'entendez-vous dire par là ? Ces biens m'appartiennent. – «Ecoute, ma fille, et vois.» Ces biens sont une dot.

Qu'en déduira l'épouse ? Voyons. Vous aussi, vous en déduirez une conclusion; et cela pour ne pas demeurer sans dot. – Et quel bien puis-je tirer, me dira-t-on, des autels, de l'encens idolâtrique, du culte des démons ? Oui, quel bien puis-je en tirer ? – Quel bien ? L'intelligence et la foi. «Ecoute, ma fille, et vois.» – Et puis, que ferai-je ? – «Oublie ton peuple.» (Ps 44,11) – Quel peuple ? – Les démons, les idoles, l'encens, la fumée, le sang. «Vois, oublie ton peuple et la maison de ton père.» Repousse ton père, et viens à moi. J'ai quitté mon père aussi, pour venir à toi; comment ne renoncerais-tu pas à ton père ? – Observez cependant que ce mot dans la bouche du Fils ne doit pas s'entendre d'une séparation réelle. Il s'est abaissé, il a voilé sa grandeur, il s'est revêtu d'une chair mortelle. C'est le devoir de l'époux, c'est le devoir de l'épouse de renoncer à leurs parents, pour demeurer unis entre eux. «Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père.» – Et que me donnerez-vous si je les oublie ? – «Le Roi sera jaloux de ta beauté.» (Ib., 12) Te voilà donc aimée par le Seigneur. Possédant son amour, tu possèdes tous ses biens. – Puissiez-vous comprendre ce langage ! La pensée qu'il renferme n'est pas sans difficulté; mon intention est de mettre un frein à la langue des Juifs. Tâchez d'élever jusque-là vos pensées. Du reste, qu'on m'entende ou qu'on ne m'entende pas, je creuse mon sillon, j'enfonçe le soc dans la terre. «Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté.» Le Juif n'aperçoit là que cette beauté qui frappe les sens, la beauté corporelle et non la beauté spirituelle.

17. Encore un effort, sachons distinguer ces deux sortes de beauté. Il y a l'âme et le corps, deux substances distinctes; il y a la beauté du corps et la beauté de l'âme. Qu'est-ce que la beauté du corps ? Des sourcils largement dessinés, des yeux pleins de grâce, des joues brillantes, des lèvres vermeilles, un cou bien posé, une chevelure soyeuse et flottante, des doigts allongés, une stature droite, une blancheur éclatante. Cette beauté du corps dépend-elle de la nature ou de la volonté ? Evidemment elle dépend de la nature. Tâchez de comprendre au moins les pensées des philosophes. La beauté physique, celle des traits, des yeux, de la chevelure, du front, ne pourrait avoir en effet que l'une de ces deux origines; et le doute n'est pas possible, c'est à la nature qu'il faut l'attribuer. Une personne laide a beau recourir à mille artifices pour se donner la beauté, la beauté corporelle; elle ne saurait y parvenir : ce qui est l'œuvre de la nature ne peut pas être changé, se trouve renfermé dans des limites infranchissables. Celle qui est belle, l'est toujours, sans employer aucun artifice; et celle qui est laide demeurera telle, malgré tous les efforts : on ne passe pas plus de la laideur à la beauté que de la beauté à la laideur. Pourquoi cela ? Je l'ai déjà dit, c'est l'œuvre de la nature. Vous avez donc vu la beauté corporelle. Allons plus loin, et voyons celle de l'âme : c'est la servante qui vient trouver la maîtresse. Ainsi donc, voyez la beauté de l'âme, ou plutôt entendez-la; car ce n'est pas par la vue, c'est par l'ouïe qu'elle peut uniquement être perçue. Ecoutez donc ce qu'est cette beauté invisible et spirituelle : tempérance, modestie, compassion, charité, amour fraternel, bienveillance, obéissance à Dieu, accomplissement de la loi, justice, contrition du cœur. Voilà ce qu'est la beauté de l'âme; et ces choses sont l'œuvre de la volonté, et non de la nature. Celui qui ne les a pas peut les acquérir; celui qui les a les perd s'il se livre à la négligence. Si j'ai dit tout à l'heure, en parlant du corps, qu'on ne passe pas de la laideur à la beauté, je dis maintenant le contraire au sujet de l'âme : une âme laide peut devenir belle. Quoi de plus difforme que l'âme de Paul quand il outrageait Dieu et les hommes ? Quoi de plus beau que cette même âme quand elle a pu dire : «J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi !» (II Tim 4,7) Quoi de plus repoussant encore que l'âme du larron, et quoi de plus gracieux quand il entend ces paroles : «En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis ?» (Lc 23,43) Quoi de plus affreux : que le publicain, quand il volait ? Quoi de plus admirable que ce même publicain prononçant sa propre sentence ?

Il est évident que vous ne pouvez changer la forme de votre corps, et que la nature est un obstacle invincible à la volonté; tandis que l'âme se réforme et s'embellit par l'action de cette dernière. Avez-vous bien saisi cette distinction ? Comprenez-vous dès lors que la beauté

de l'âme provient de sa soumission à l'égard de Dieu. Oui, qu'une âme obéisse à Dieu, et soudain elle dépouille sa laideur, elle devient belle. «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» Et lui de répondre : «Qui êtes-vous Seigneur ?» – «Je suis Jésus.» (Ac 9,4-5) Le persécuteur obéit, et cette obéissance transforme son âme, la revêt d'une immortelle beauté. Le Sauveur dit au publicain : «Viens, suis-moi.» (Mt 9,9) Le publicain se lève aussitôt et devient un apôtre; son âme était bien laide, elle est devenue bien belle. Comment ? Par l'obéissance. Jésus dit encore à des pécheurs : «Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.» (Mt 4,9) Encore là l'obéissance devient un principe de beauté. Voyons maintenant de quelle beauté parle le texte que nous développons. «Ecoute, ma fille, et vois, quitte ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté.» Quelle est cette beauté qui frappera le cœur du Roi ? Assurément la beauté de l'âme. Et d'où lui vient-elle ? De sa docilité; elle a écouté, elle a oublié, selon ce qui lui était dit; et cela dépend de la volonté. Quand on est difforme du corps, on a beau écouter, cette difformité ne disparaît pas. Dites à l'âme pécheresse : Ecoute; et si réellement elle écoute, vous verrez quelle sera sa beauté. Ainsi donc, comme la difformité de l'épouse était non physique mais volontaire, résultant de sa désobéissance et de sa prévarication, l'Epoux lui donne un remède approprié. – Ce n'est pas la nature, c'est ta volonté qui t'avait rendue difforme; c'est la docilité qui t'a rendue belle. «Ecoute, ma fille, et vois, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera jaloux de ta beauté.» Puis, pour que vous n'alliez pas vous représenter une beauté corporelle, celle que forment dans leur ensemble les yeux, le nez, la bouche, le cou; pour vous montrer qu'il s'agit là des qualités intérieures; comme la foi, la piété, la charité, le Prophète ajoute : «Toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans,» (Ps 64,14 Pour tous ces biens, rendons grâces à Dieu, puisque c'est lui qui les donne. A lui seul appartiennent la gloire, l'honneur, l'empire, dans les siècles des siècles. Amen.